

La *Chanson des Nibelungen* peut légitimement être consid er e comme le premier chef-d'œuvre original de la littérature allemande. Cette  pop ee héroïque, dont le succès est attest e par l'existence d'une trentaine de manuscrits, a été rédigée au tout début du XIII^e siècle : c'est l'apogée de la dynastie impériale des Hohenstaufen, l'âge d'or de la littérature m edievale et de sa langue, le moyen haut allemand. L' pop ee comporte 39 aventures composées de strophes de quatre vers longs : dans une première partie sont narr es les hauts faits de Siegfried et son assassinat, la deuxième partie est consacrée à la vengeance de son épouse Kriemhild. Contrairement aux auteurs des romans courtois contemporains, l'écrivain est rest e anonyme et n'a pas emprunt e son sujet aux modèles de la littérature française. En effet, il adapte et réunit en une seule épopée plusieurs sources : les légendes issues du vieux fonds germanique, transmises oralement ou déjà consignées dans les *Eddas* scandinaves des IX^e et X^e siècles, et le récit de la fin des rois burgondes, anéantis par les Huns d'Attila.

Résumé

  la cour de Worms grandit la belle Kriemhild, s eur du roi burgonde Gunther. Elle rêve un jour que son faucon familier est mis en pièces par deux aigles. Sa mère, Ute, interprète ce rêve : elle épousera un noble guerrier, mais le perdra bientôt. La fière Kriemhild préfère renoncer à l'amour.

Siegfried, fils du roi de Xanten et vaillant chevalier, a entendu vanter la beauté de la princesse burgonde et veut la demander en mariage. Son père, Siegmund, tente de l'en dissuader, car Gunther et ses guerriers passent pour ombrageux. Siegfried, prêt à conquérir Kriemhild par la force si nécessaire, se rend à Worms. Là, Hagen, principal vassal de Gunther, devine qu'il s'agit du héros dont tous connaissent les hauts faits : il a vaincu les guerriers Nibelungs, s'est empar e de leur trésor et de la cape magique. Il est de plus devenu invulnérable en se baignant dans le sang du dragon qu'il avait tué de sa fameuse  pee Balmung. Gunther reçoit donc Siegfried avec courtoisie, mais ce dernier le défie en affirmant vouloir conquérir son royaume. Les seigneurs burgondes réussissent à l'amadouer et il passe une année à la cour entre festins et tournois, sans jamais apercevoir Kriemhild.

Après avoir fourni une aide précieuse

aux Burgondes dans la guerre qui les opposait aux Saxons, il est enfin pr esent e à la princesse et par amour reste à Worms. Gunther décide de conquérir la reine d'Islande, la farouche Brunhild : dotée d'une force surhumaine, elle n'accepte pour époux que celui qui pourra la vaincre et fait périr les prétendants malchanceux. Siegfried accepte de prêter main-forte au roi, s'il reçoit en échange la main de Kriemhild. Les deux hommes et Hagen se rendent donc chez la belle et fière Brunhild. Connaissant la réputation de Siegfried, elle croit qu'il vient la conquérir, mais il la d etrompe et se présente comme le vassal du roi Gunther. Revêtu de la cape magique qui rend invisible et décuple les forces, il seconde Gunther dans le combat terrible que lui livre Brunhild. Cette dernière est vaincue et se soumet au roi burgonde.

Ils sont accueillis à Worms en grande cérémonie et les deux couples sont unis. Cependant Brunhild est chagrinee de voir Kriemhild mariée à celui qu'elle considère comme un simple vassal et elle se refuse à Gunther tant que ce dernier ne lui aura pas donn e d'explication. Le roi veut recourir à la force, mais sa femme le ligote et il passe sa nuit de noces accroch e à un clou du mur. D epit e, il se confie le lendemain à Siegfried qui

lui promet de l'aider... et de ne pas profiter de la situation. À l'aide de la cape magique, il vainc la résistance de Brunhild et cède la place à Gunther. En perdant sa virginité, elle perd également sa force surnaturelle. En partant, Siegfried lui dérobe une bague et sa ceinture qu'il remet imprudemment à son épouse.

Siegfried s'en retourne ensuite avec Kriemhild à Xanten où il est couronné. Dix ans passent et leur bonheur est complété par la naissance d'un héritier, qui reçoit le prénom de son oncle, Gunther. Brunhild met aussi un fils au monde, baptisé Siegfried, mais elle est toujours en proie au doute et à la jalousie et insiste auprès de Gunther pour qu'il invite sa sœur et son époux. Siegfried, Kriemhild et leur suite sont reçus en grande pompe, mais bientôt une querelle vient à éclater entre les deux reines. Kriemhild ayant vanté la supériorité de son mari, Brunhild lui réplique qu'il n'est que le vassal de Gunther. Chacune veut entrer la première à l'église, et Kriemhild offense gravement sa rivale en divulguant le secret de la nuit de noces : elle montre à tous l'anneau et la ceinture dérobés par Siegfried et affirme que c'est lui qui a défloré Brunhild. Les hommes tentent de régler pacifiquement le conflit et Siegfried jure que sa femme a menti, mais l'ombrageux Hagen, soucieux de l'honneur de son roi, promet à Brunhild de la venger. Il persuade Gunther d'employer la ruse pour éliminer le héros.

De faux émissaires saxons déclarent la guerre aux Burgondes et Siegfried s'apprête à combattre aux côtés de son beau-frère. Sa femme, anxieuse, demande au perfide Hagen de le protéger et coud même sur ses conseils une croix sur son habit, à l'endroit précis où son mari n'est pas invulnérable, une feuille ayant recouvert son épaule lorsqu'il se baignait dans le sang du dragon. L'expédition guerrière étant repoussée, les hommes partent à la chasse. Kriemhild, effrayée par un rêve et un mauvais pressentiment, tente de retenir son époux, mais en vain.

Après de nombreux exploits au cours de la chasse, Siegfried se désaltère à une source, à l'écart, et Hagen le frappe dans le dos par trahison. Le héros meurt, non sans avoir maudit la félonie des Burgondes. Les meurtriers déposent sa dépouille sur le seuil de son palais et font dire qu'il a été victime de brigands, mais Kriemhild qui défaille à sa vue, comprend que c'est l'œuvre de Brunhild et de Hagen. Le corps est placé dans l'église pour les funérailles et la blessure se remet à saigner lorsque Hagen s'en approche. Forte de cette preuve, Kriemhild l'accuse publiquement, mais Gunther continue à nier. La veuve reste à Worms, inconsolable et évite ceux qu'elle considère comme les meurtriers de son mari. Hagen pousse ensuite Gunther à se réconcilier avec sa sœur et à la persuader de faire apporter le trésor des Nibelungs. Craignant qu'elle ne s'en serve pour assouvir sa vengeance, Hagen s'empare du trésor et le précipite dans le Rhin.

Treize ans après la mort de Siegfried, Kriemhild reçoit une demande en mariage du roi des Huns, le puissant Etzel (Attila), qui envoie le margrave Rüdiger en ambassade. Les frères de Kriemhild sont favorables à cette union dans l'espoir qu'elle lui fasse oublier son deuil, mais Hagen sent immédiatement le danger de cette alliance. Kriemhild refuse tout d'abord, puis accepte, une fois que Rüdiger lui a fait le serment de la venger. Après un long voyage, elle arrive enfin au pays des Huns et épouse le puissant roi païen, mais au bout de sept ans et malgré la naissance d'un fils, Ortlieb, elle n'a toujours pas oublié son premier époux.

Elle prie donc Etzel d'inviter ses parents à une grande fête. Le roi Gunther accepte, malgré les mises en garde de Hagen et les sombres pressentiments de la vieille reine Ute. Les Burgondes partent avec une grande escorte : leur voyage est long, périlleux et les ondines du Danube leur prédisent qu'ils périront tous. En chemin, ils sont reçus par le

margrave Rüdiger qui les comble d'honneurs et fiance même sa fille au plus jeune frère de Gunther. Ils arrivent enfin à la cour du roi des Huns, où le noble Dietrich les avertit une dernière fois du danger qu'ils courent. Kriemhild en les accueillant ne peut cacher sa haine et demande aussitôt à Hagen pourquoi il ne lui a pas apporté le trésor des Nibelungs. Hagen la défie et refuse de déposer ses armes : sans se lever devant la reine, il garde ostensiblement sur ses genoux Balmung, l'épée de Siegfried et revendique haut et fort le meurtre du héros.

Un combat sans merci va alors s'engager. Dès la première nuit, Kriemhild fomenté une attaque, mais Hagen et le ménestrel Volker montent la garde et les Huns battent en retraite. Festins et tournois se poursuivent, mais la méfiance est de mise et aux provocations succèdent les premiers duels et les premiers morts. La violence se déchaîne quand Hagen, en réponse à l'assassinat de 9000 guerriers burgondes sur l'ordre de Kriemhild, tranche la tête du jeune prince Ortlieb, provoquant ainsi la colère implacable d'Etzel. Seuls les nobles Dietrich et Rüdiger, qui ont en vain cherché à imposer une trêve, parviennent à quitter la salle où se poursuit le carnage. Kriemhild propose de couvrir d'or celui qui lui apportera la tête de Hagen, mais les champions qui s'y risquent sont tués. Épuisés, les Burgondes tentent une conciliation, mais Kriemhild n'accepte de laisser la vie sauve à ses frères que s'ils livrent Hagen. Ils se récrient qu'ils préfèrent mourir

plutôt que d'être déshonorés par une telle lâcheté. Furieuse, elle ordonne d'incendier la salle où ils sont retranchés. Tenailés par la soif, ils en sont réduits à boire le sang des morts.

Cherchant des renforts, Kriemhild rappelle à Rüdiger son serment de la venger ; après de douloureuses hésitations, le margrave, fidèle à ses engagements, va défier Gunther et ses frères. Les guerriers se rappellent leur estime mutuelle, mais ne peuvent qu'obéir à leur devoir. Rüdiger et Gernot, le frère cadet de Gunther, s'entretuent. La mort du margrave plonge le roi des Huns dans une affliction extrême. Le dernier à combattre est Dietrich : il parvient avec l'aide du vieux guerrier Hildebrand à faire prisonniers Gunther et Hagen, seuls survivants du massacre, et les remet à Kriemhild qui tient sa vengeance.

Elle réclame une nouvelle fois à Hagen le trésor et lui promet la vie sauve en échange. Hagen ayant répondu qu'il avait juré de ne rien divulguer tant que vivrait un de ses maîtres, Kriemhild n'hésite pas à faire tuer Gunther et apporte elle-même sa tête à son fidèle vassal. Hagen la défie une dernière fois, sûr désormais qu'elle ne saura jamais l'emplacement du trésor et la traite de diablesse. Ivre de colère, Kriemhild s'empare de Balmung, l'épée de son cher Siegfried et décapite Hagen de ses propres mains, ce qui suscite l'effroi de Etzel et Hildebrand. Ce dernier, indigné qu'une femme ose pareil geste, tue à son tour Kriemhild. Etzel et Dietrich n'ont plus qu'à pleurer les morts et à méditer la malédiction des Nibelungs.

Commentaire

La Chanson des Nibelungen a suscité selon les époques des réactions diverses : la fidélité absolue des personnages, envers un époux ou un suzerain, peut fasciner, leur sauvagerie rebuter. Le manque d'unité reproché à l'auteur est dû à la difficulté d'adapter différentes légendes et de dépeindre les mœurs rudes des héros primitifs, tout en les recouvrant du vernis courtois du XIII^e siècle. Ce mélange entre héroïsme et sentiments humains illustré par le personnage central de Kriemhild est la marque de

l'épopée. Après une longue éclipse, le poème connaît une nouvelle faveur au XIX^e siècle. L'éveil du sentiment national va de pair avec l'intérêt des Romantiques pour une littérature authentiquement germanique et populaire. Le Moyen Âge est redécouvert : la traduction du Nibelungenlied par Simrock en 1827 suscite un grand engouement et inspire de nombreux écrivains. Le dramaturge Hebbel dans sa tragédie en vers Die Nibelungen rend hommage à l'œuvre qu'il considère comme une épopée nationale. Mais c'est le nom de Wagner qui vient à l'esprit quand on évoque aujourd'hui les Nibelungen. Dans la Tétralogie, le recours à des légendes germaniques permet à Wagner d'affirmer sa vision novatrice et quasi mystique de l'œuvre d'art totale. À la Chanson des Nibelungen, jugée trop « moderne » et trop chrétienne, il préfère les sources scandinaves archaïques. Son œuvre grandiose est souvent considérée comme la version définitive du mythe.

Citation

Dies Wort in Ruhe bleibe, / Herrin mein, fürwahr!
Es ist an manchem Weibe / oft schon worden klar,
Wie Liebe mit Leide / am Ende lohnen kann.
Ich muß sie meiden beide; / so ficht kein Mißgeschick mich an.
Kriemhild hielt im Mute / von Minne frei den Sinn.
Sie lebte, die viel gute, / manchen Tag dahin,
So daß sie niemand wußte, / den sie wünschte zum Mann,
Bis sie doch mit Ehren / einen kühnen Ritter gewann.
Das war derselbe Falke, / den sie im Traume sah,
Den ihr gedeutet die Mutter. / Wie rächte sie es da
An ihren nächsten Magen, / die ihn geschlagen tot!
Durch des einen Sterben kam / mancher Mutter Kind in Not.

Das Nibelungenlied. Mittelhochdeutsch / Neuhochdeutsch, Reclam, Ditzingen, 2002.

*Laissez-là ce propos, Madame, en vérité !
Bien des femmes ont connu souvent
Que l'amour finalement a pour rançon la douleur.
Je veux les fuir tous deux ; ainsi nul mal ne m'advientra.
Kriemhild, en elle-même, se préservait de l'amour.
La charmante jeune fille vécut ainsi maintes journées,
Sans connaître personne qu'elle voulût pour mari ;
Mais ensuite elle épousa en grand honneur un vaillant chevalier.
Ce chevalier c'était le faucon qu'elle avait vu dans le songe
Interprété par sa mère. Comme elle se vengea ensuite
De ses plus proches parents qui avaient tué son époux !
À cause de la mort d'un seul, périrent les fils de bien des mères.
(Fin de la première aventure)*

Sébastien Brant est né à Strasbourg en 1458. Diplômé en droit, il enseigne tout d'abord à l'université de Bâle. Très tôt en contact avec les cercles humanistes du Rhin supérieur, il mesure tout l'impact de l'imprimerie, invention encore récente, et acquiert une grande expérience comme lecteur, correcteur et directeur de publications dans diverses maisons d'édition de Bâle. À son retour dans sa ville natale en 1500, il mène une carrière exemplaire de juriste et de fonctionnaire jusqu'à son décès en 1521. Il est le premier écrivain allemand à avoir réussi la transposition d'un héritage littéraire antique, celui de la satire, dans la langue nationale. Outre *La Nef des Fols*, il est l'auteur de poésies religieuses en langue latine, de Feuilles volantes (*Flugschriften*) mêlant textes et illustrations, et de traductions.

Œuvres essentielles

**Das Narrenschiff
Flugschriften**

*La Nef des Fols
Feuilles volantes*

Das Narrenschiff (*La Nef des Fols*)

Le fil conducteur de l'ouvrage n'est pas narratif (on n'y trouve ni intrigue suivie, ni héros récurrent), mais thématique : il est constitué de considérations satiriques et moralisantes sur différentes « folies » qui marqueraient le monde des hommes. Le catalogue de ces égarements, inspiré par un passage de la Bible : « infini est le nombre des Fous sur terre », dessine au fil des 112 chapitres un tableau coloré des travers de l'époque, que l'auteur fustige comme autant de péchés. L'ensemble progresse vers un point culminant, la mise en garde contre l'avènement de l'Antéchrist, lui-même annonciateur du Jugement Dernier. Chaque chapitre, de longueur variable (la plupart ont 34 vers, d'autres sont plus longs), toujours pourvu d'une devise, d'une gravure et d'un titre, illustre un cas spécifique de conduite aberrante, qui donne souvent lieu à une féroce critique sociale. La forme du texte, encore simple mais déjà élaborée, recourt à des vers brefs à quatre pieds, avec des rimes plates, qui confèrent à l'ensemble un rythme très particulier. La langue est riche et variée, le style, alerte et vigoureux, allie proverbes, dictons populaires, sentences généralisantes et citations

savantes, bibliques ou antiques.

La métaphore du titre, un néologisme forgé par Brant, renvoie à un lieu commun de la littérature didactique et morale : la vie sur terre est comparée à une navigation périlleuse, à travers orages et tempêtes, sur des mers pleines de récifs et d'écueils, et dont le terme devrait être le port céleste, c'est-à-dire la connaissance de Dieu et la rédemption. Dans sa préface, l'auteur donne toutefois une version différente de cette image : son vaisseau (la « Nef ») navigue vers un pays imaginaire, la « Narragonie » ; les passagers, tous volontaires, sont des « fols » insatisfaits, poussés par une curiosité malsaine, inconscients du salut de leur âme. Privée de capitaine, la Nef des Fols vogue sur l'océan tourmenté du monde sans jamais parvenir au terme du voyage. L'issue de cette navigation erratique ne peut être que catastrophique : le naufrage, qui précipite tous les Fols dans les flots (chap. 108) est l'expression du châtement divin.

Si S. Brant n'a certes pas inventé la figure du Fol, il en a profondément modifié la perspective, notamment par rapport aux traditionnels jeux de carnaval (« Fastnachtspiele ») dont son

œuvre porte encore la trace sur les illustrations (ses fous sont pourvus de leurs attributs distinctifs, dont le bonnet à oreilles d'ânes garni de grelots). Il a conféré au personnage une portée grave et universelle : le Fol (« Narr »), figure centrale, n'est plus un marginal ridicule et drôle (« Tor »), mais un pauvre homme dont la déraison suscite la commisération : il est en effet le symbole universel d'un ordre divin peu à peu plongé dans les Ténèbres. La folie acquiert une valeur religieuse, et même théologique : au-delà d'errements ponctuels, le Fol est celui qui oublie la Mort et vit dans le déni de Dieu, mettant par là même en danger le salut primordial de son âme et sa vie éternelle. La liste des déviances donne lieu à un discours moralisateur, renforcé par une longue chaîne d'exemples tirés de la Bible (Abel et Caïn, Adam, Noé...), de l'histoire antique (Jules César) ou de la mythologie (Hercule, Ulysse). Mais l'exemplarité est toujours négative, et l'objectif de la satire la dissuasion : le comportement du Fol n'est pas à imiter, mais doit effrayer. Le thème de la folie a donc pour corollaire une réflexion sur la sagesse. En dévoilant sans la moindre complaisance les défaillances et illusions de ses contemporains, l'auteur pousse ses lecteurs à transformer leur vie en revenant sur le droit chemin de la raison et de l'humilité. Très attaché à l'ordre établi, sur les plans politique, religieux ou social, Brant ne veut pas renverser les valeurs traditionnelles, mais au contraire les restaurer et les consolider.

Ce n'est pas un hasard si l'ouvrage débute par la « folie » des livres inutiles, un paradoxe en cette fin du XV^e siècle où l'imprimé est encore rare, cher et accessible aux seuls savants ou bourgeois fortunés : trop de personnes se contenteraient de posséder des livres sans jamais les ouvrir, ce qui rendrait le savoir stérile. S'il fustige ainsi les pseudo érudits de son époque, l'auteur signale surtout que son propre livre

n'obéit pas à cette définition mais revêt au contraire une éminente valeur (chap. 1). Sont ensuite passés en revue différents types de conduites irréflectées ou insensées qui font du tort à la société : celle des mauvais conseillers, juges et juristes qui n'ont pas une notion claire de la justice (chap. 2, 46), de ceux qui sont attachés aux satisfactions terrestres, par essence fugaces, au détriment des joies éternelles (chap. 3), qui cèdent à l'attrait de modes étrangères ridicules et frivoles, démontrant l'instabilité de l'âme humaine et la dépravation de la nation allemande (chap. 4). L'éducation est un souci majeur : trop de vieux fous, au lieu de s'amender, transmettent leur folie à leurs enfants (chap. 5), en refusant de leur infliger les salutaires châtiments corporels ou négligeant la qualité de l'enseignement (chap. 6). L'auteur s'en prend toutefois aussi à l'inutilité de certaines connaissances, et réclame pour les étudiants l'acquisition d'un savoir profitable (chap. 27). Plus que sceptique, il fustige l'engouement pour l'exploration intellectuelle et géographique du monde, qui ne ferait qu'éloigner l'homme de son vrai but : la connaissance de soi et de l'ordre divin (chap. 66).

De nombreux travers de l'époque sont ainsi dénoncés : le recours aux médecins charlatans ou à la magie (chap. 38, 55), l'astrologie et la superstition (chap. 65), la chasse inutile et coûteuse (chap. 74), le jeu délétère (chap. 77), l'ivrognerie (chap. 16), le libertinage amoureux (chap. 13, 62), les mœurs scandaleuses et l'impudeur (chap. 9), l'adultère (chap. 33), la danse, source d'immoralité (chap. 61), le bavardage néfaste et les indiscretions (chap. 19, 51). Ce catalogue est explicitement mis en relation avec les sept péchés capitaux : l'avarice, inspirée par le Diable (chap. 20), l'orgueil (chap. 92), la luxure (chap. 50), la glotonnerie (chap. 72), la colère (chap. 35), l'envie (chap. 53), la paresse (chap. 97). Selon l'auteur, c'est d'eux

que procèdent toutes les tares qui minent en profondeur la société : l'égoïsme (chap. 10), la vanité (chap. 60), l'ingratitude (chap. 59), la vantardise (chap. 76), la cupidité (chap. 52, 96), le goût du luxe et du lucre (chap. 17), la recherche de prestige et de pouvoir (chap. 79), l'ostentation de la richesse, qui gagne même les paysans, autrefois pauvres, simples et justes (chap. 82), le mépris de la pauvreté (chap. 83), la fausseté universelle et la dissimulation (chap. 100, 102), les calomnies (chap. 7, 8, 41, 101), la violence (chap. 56). L'argent, devenu valeur suprême, bouleverse l'ordre de la société : on attend avec impatience la mort d'autrui dans l'espoir d'un héritage (chap. 94). Parce que sa faculté de discernement a été abolie, le fol est un aveugle incorrigible, qui méprise le sens de la solidarité et la charité chrétienne (chap. 42) ; bafouant l'ordre de la cité, agissant avant de réfléchir (chap. 12, 15), il est en retour l'objet des quolibets de la part de ses concitoyens plus responsables (chap. 54).

Pire : plus personne ne croit en l'Écriture Sainte (chap. 11), ni ne craint Dieu et son légitime châtement (chap. 86) : on surestime la miséricorde divine pour mieux excuser ses péchés (chap. 14). D'aucuns voudraient que Dieu obéisse à leurs désirs et exauce leurs prières (chap. 28, 45), allant jusqu'à blasphémer contre lui (chap. 87), alors que le Sage souhaite que s'accomplisse Sa Volonté et ne cherche pas à connaître Ses voies impénétrables (chap. 57). De multiples séductions et tentations détournent de la nécessaire sanctification du dimanche (chap. 95), quand on ne perturbe pas le service religieux à l'église (chap. 44). Les représentants de l'Église ne sont pas épargnés par la critique : de faux moines mendians trompent la société au lieu de

pratiquer la pauvreté évangélique, signe d'humilité (chap. 63), de nombreux chanoines négligent leurs tâches (chap. 91), et les motivations des vocations religieuses procèdent davantage de considérations impures, matérielles et financières (chap. 73). Signe d'un christianisme en pleine décadence, les chrétiens surpassent les Juifs dans la pratique de l'usure ! (chap. 93). L'énumération d'un ramassis hétéroclite de fols, païens, hérétiques, possédés, suicidés (chap. 98) précède la constatation d'un déclin irrésistible de la foi. C'est le Diable qui est à l'œuvre à travers l'argent, la bonne fortune (chap. 20, 23) ou le pouvoir croissant des femmes (chap. 92). Le ton s'aggrave à l'évocation du péril turc, qui ne serait pas perçu dans toute sa gravité, malgré son imminence (chap. 99, le plus long, de 214 vers). Face aux menaces planant sur l'Europe et le Saint Empire romain germanique, le salut n'est possible que si les Princes, solidaires, s'unissent dans la foi en Dieu. Ce faisant, l'argumentation devient clairement politique. La fin du livre culmine dans la mise en garde contre les faux prophètes, annonciateurs de l'Antéchrist (chap. 103-104), puis par des considérations sur la vraie sagesse, qui sera récompensée par la félicité éternelle (chap. 106), tandis que le navire qui part vers l'imaginaire pays de Cocagne plongera tous ses passagers dans le malheur (chap. 108). Brant, qui prévoit un mauvais accueil de son livre (chap. 110), accuse ses détracteurs de refuser le chemin de la sagesse ; lui-même concède être également un Fol, mais du moins s'efforce-t-il d'échapper à sa folie (chap. 111). Le livre se clôt définitivement sur un portrait du Sage parfait, dans ses qualités et dans ses actes (chap. 112).

Commentaire

Profitant de l'explosion inouïe de l'imprimé, l'ouvrage fut un véritable best-seller. Sa popularité doit beaucoup aux gravures sur bois, dont certaines sont attribuées à Albrecht Dürer. L'écho qu'il rencontra auprès d'un large public fut proportionnel aux angoisses et attentes contradictoires d'une époque tourmentée, dont il se fait le traducteur privilégié.

Admiré par les contemporains comme « miroir du salut de l'âme », La Nef des Fols fut le premier ouvrage en langue allemande à connaître une résonance européenne. Il faudra attendre le Werther de Goethe, deux siècles plus tard, pour assister à un tel phénomène. Le thème de la folie, largement repris, fut exploité tantôt dans une perspective humaniste positive (Érasme, Éloge de la folie), tantôt par une littérature religieuse à tonalité polémique (Thomas Murner, farouche ennemi de Luther, ou plus tard Abraham a Sancta Clara). Ce type de littérature didactique nourrira également la littérature fictionnelle : dans son roman Simplicissimus Teutsch, Grimmelshausen transformera profondément le sens de la folie, en transposant le péché de l'échelle individuelle à celle d'une société tout entière.

La relative difficulté de lecture de l'œuvre ne devrait pas dissuader de la connaître, notamment par le biais de versions en allemand moderne, plus faciles d'accès.

Citation

Den narren spiegel ich diß nenn
In dem ein yeder narr sich kenn
Wer yeder sy wurt er bericht [...]
Wer uß misßt hymel/ erd/ und mer
Und dar inn sücht lust/ freud/ und ler
Der lüg/ das er dem narren wer [...]
Nit meyn/ uns narren syn alleyn
Wir hant noch brüder groß und kleyn
Inn allen landen über al
On end/ ist unser narren zal.

Sebastian Brant, *Das Narrenschiff*, Hrsg. von Manfred Lemmer by Niemeyer, Tübingen, 2004.

*Je nomme ce livre un miroir des Fols
Dans lequel chaque Fol peut se reconnaître
Et découvrir ce qu'il est vraiment [...]
Quiconque mesure ciel, terre et mer
Et y recherche plaisir, joie et connaissance
Qu'il prenne garde de céder à la folie [...]
N'allons pas croire que nous, les Fols, sommes tout seuls
Nous avons bien d'autres frères, grands et petits
Dans tous pays, en tous lieux,
Infini est le nombre de nos Fols.*